

Winnie, comme une soeur

Françoise Faucher

Numéro 64, 1992

Godot, Beckett, Brassard et les autres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28125ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faucher, F. (1992). Winnie, comme une soeur. *Jeu*, (64), 81–83.

Françoise
Faucher

Winnie, comme une sœur

J'ai tout de suite reconnu et aimé Winnie comme une sœur. Je ne l'ai jamais considérée comme un personnage de théâtre à construire du dedans et du dehors avec ces bagarres monstrueuses qui surgissent parfois entre soi et le rôle. Je me suis coulée dans Winnie (sous la direction attentive de Jean Faucher) avec une aisance pour moi-même déconcertante, la seule véritable difficulté ayant été l'apprentissage du texte, au début surtout, les indications de l'auteur : se tourne vers le sac, farfouille dedans, en sort un tube de dentifrice, farfouille de nouveau, dévisse le capuchon, etc., indications d'une minutie extrême et qu'il fallait suivre en tout point, faisant comme un écran entre les mots et moi. Cet écueil une fois franchi, il ne s'agissait plus que d'être. Être, dans la plus grande simplicité, je dirais la plus parfaite innocence, cette vieille femme qui va mourir et qui dit merci, cette «damnée de l'espérance» comme l'appelle si justement Jean-Louis Barrault.

Le tas de sable brûlé par la chaleur des projecteurs qui m'enserrait jusqu'à la taille, puis jusqu'au cou, loin de m'être une contrainte, loin de me réduire dans un trou en un point précis, m'élargissait en quelque sorte de part et d'autre de la scène. Je me sentais petite, fragile et considérable tout à la fois. On m'a déjà demandé ce qui se passait dans la partie cachée de mon corps, ce que j'éprouvais physiquement à n'être qu'une femme tronc : une gêne, sans doute, et puis, très vite, l'impression que ça allait de soi et que, de toute façon, il fallait faire avec; comme on fait, avec l'âge, quand ça tiraille dans les articulations, que le dos se coince ou que la vue baisse. Alors on s'accommode et on essaie de tirer parti, au mieux, de ce qui reste. Jamais, sauf peut-être les toutes premières fois où j'étais prise jusqu'au cou, je n'ai éprouvé l'angoisse de l'«enterrement». Ce n'était pas à mes yeux une disparition lente, mais un retour à quelque chose de douillet : nid, cocon, sein maternel, qui sait? Quant à l'autre partie de mon corps, celle qu'on ne voyait pas, je peux dire qu'elle n'existait plus pour moi. Ai-je eu chaud, froid; ai-je éprouvé des fourmillements, le besoin de changer de position, me suis-je déchaussée, en douce, pour être plus à l'aise? Non. Ce qu'il y avait de moi sous le monticule, je l'avais (inconsciemment bien sûr) si bien «gommé», que la circulation s'y faisait plus lente; tout cela mourait tout doucement, si bien que, la pièce terminée, il me fallait toujours faire un grand effort pour reprendre conscience de la totalité de mon corps.

Tout comme pour Marthe de *l'Échange* de Paul Claudel et Mary du *Long Voyage dans la nuit* d'Eugène O'Neill, j'ai éprouvé pour Winnie, et j'éprouve encore et toujours pour elle, une tendresse infinie, une compassion aussi, semblable peut-être à celle que Dieu, s'il existe, doit éprouver pour le genre humain. Tant de bonne volonté! Tant d'optimisme obstiné, malgré tout, après tout, en dépit de tout, jusqu'ici, «quand même» comme disait Sarah Bernhardt.

«Encore une journée divine»; «oh! le beau jour encore que ça va être»... Est-il rien de plus déchirant que cet hymne répété à la vie chez cette vieille femme enlisée dans ce qui fut sa pauvre et dérisoire



petite histoire. Je dis «vieille femme» et j'insiste, absolument. Le temps a passé sur Winnie. Il a passé aussi sur le vieux couple qu'elle forme avec Willie (un salut reconnaissant, au passage, à Jean-Louis Paris, humble et magnifique compagnon de route). Le temps, longuement, lentement, les a façonnés l'un et l'autre, l'un par rapport à l'autre. Il a créé entre eux des habitudes, des connivences, une sorte de rituel fait de gestes, toujours les mêmes, des petits riens ridicules, de disputes toujours recommencées et de cette nécessité aussi que l'on éprouve avec l'âge, pour se savoir encore en vie, du regard de l'autre sur soi. Vieilles rengaines, vieilles rancœurs, vieux souvenirs, vieux radotages. Répétitions, encore et toujours, de ces choses anodines qui font une vie. Accélération aussi des heures, sensation très profonde que ça se précipite, qu'on n'a plus le temps, qu'on n'a pas eu le temps. Je me suis souvent demandée si le sable dans lequel Winnie s'enfonçait inéluctablement n'était pas celui des sabliers qui avait marqué toutes les heures de sa vie. Engloutie, peu à peu, par le temps écoulé.

J'ai aimé dire les mots de Winnie, simples, directs, des mots de tous les jours, pour tenir compagnie, pour essayer de donner un sens à cette aventure terrestre. Contrainte à l'immobilité quasi totale, c'est à travers ces mots, par une réflexion de voix, par un regard, que tout se devait de passer. La rigueur du dépouillement alliée à l'obligation de jouer subtilement de toutes les cordes de l'instrument : un grand bonheur pour une comédienne.

Winnie, une rencontre importante dans ma carrière, dans ma vie aussi. Une rencontre que j'aimerais renouveler si le temps... ●

«Le tas de sable brûlé par la chaleur des projecteurs qui m'enserrait jusqu'à la taille, puis jusqu'au cou, loin de m'être une contrainte, loin de me réduire dans un trou en un point précis, m'élargissait en quelque sorte de part et d'autre de la scène.» Françoise Faucher et Jean-Louis Paris dans *Oh les beaux jours* de Samuel Beckett. Café de la Place, 1981. Photos : André Le Coz.